Maurice Mbikayi. « Le techno dandy ». Performance. (Ph. Ashley Walters ; © Maurice Mbikayi)

KINSHASA CHRONIQUES plus belle la friche !

Jean-Loup Amselle

Capitale de la République démocratique du Congo, Kinshasa est la troisième plus grande ville d'Afrique. Après le Musée international des arts modestes de Sète, la Cité de l'architecture et du patrimoine, à Paris, présente *Kinshasa Chroniques*, large panorama des artistes qu'elle inspire (jusqu'au 5 juillet 2021). Anthropologue spécialiste de l'Afrique, Jean-Loup Amselle a visité l'exposition. Cet article initie une série de rendez-vous dans nos pages en écho à la saison Africa 2020.

■ L'exposition *Kinshasa Chroniques* constitue en soi un événement marquant dans le monde de l'art contemporain africain et, plus largement, de l'image de l'Afrique dans le monde. Alors que la discussion se focalise aujourd'hui majoritairement autour de la restitution des œuvres d'arts dits « premiers » à l'Afrique, cette exposition, qui est amenée selon ses concepteurs à circuler dans le monde entier, tranche même avec d'autres manifestations artistiques, notamment les biennales africaines, car elle se veut avant tout globale (1). Sa proposition est, en effet, très large puisqu'elle concerne en réalité, à travers le destin de ses mégalopoles, l'avenir de la planète toute entière. Par le biais d'une sorte de décentrement urbanistique et architectural, le futur de notre civilisation ne se dessinerait pas ou plus dans des métropoles « occidentales » comme Paris, New York ou Tokyo mais bel et bien dans des villes monstrueusement étendues et peuplées comme Kinshasa et qui le deviendront encore davantage au cours du 21e siècle.

Cette exposition traduit ainsi une sorte de basculement du monde qui fait écho aux théories post- ou décoloniales. Il ne s'agit plus de penser le monde à partir de son « centre » mais à partir de ses « périphéries » ou, plus précisément, à partir de ses épistémologies ou ontologies périphériques, en l'occurrence celles se déployant au cœur de l'Afrique centrale. « Au cœur des ténèbres africaines », pour reprendre le titre de l'ouvrage mondialement connu de Joseph Conrad, jaillirait ainsi une source de jouvence.

« HOMMES CANETTES »

Kinshasa fait depuis des lustres l'objet d'une fascination notoire de la part des expatriés, des touristes et des anthropologues. « Kin la belle », chantée par le rappeur Damso, attire depuis longtemps les amateurs de bars, de femmes africaines, de bière et de sapeurs, tous ces thèmes trouvant un écho dans cette exposition. Pendant plusieurs décennies, en particulier sous le règne du maréchal Mobutu, cette ville a connu un âge d'or. C'était en réalité un terrain de jeu, un terrain d'aventures excitant bien davantage l'imagination des Occidentaux que la forêt tropicale du bassin du Congo abritant les pygmées Mbuti. Les jungles urbaines ont, en effet, depuis belle lurette pris le relais, en matière de primitivisme, des tribus les plus isolées du monde, comme celles d'Amazonie, de Nouvelle-Guinée ou d'Afrique centrale. Les banlieues des pays occidentaux, notamment les banlieues françaises, qui vivent largement de l'économie informelle centrée autour du trafic de drogue ou d'autres activités non enregistrées, offrent ainsi une palette d'éléments exotiques aux classes sociales privilégiées en manifestant leurs singularités à travers certaines expressions artistiques comme le rap, le hip-hop ou la break dance.

Le cas de Kinshasa représente bien sûr un changement d'échelle considérable en matière d'économie informelle et de développement de formes artistiques suburbaines par rapport à la figure des banlieues occidentales. L'économie de la débrouille et de la récupération atteint son climax dans des villes comme Kinshasa, comme d'ailleurs dans toute l'Afrique. Dans le domaine artistique, la capitale de la République démocratique du Congo a toujours été le lieu privilégié d'expression de plusieurs artistes ayant acquis une renommée internationale, à l'instar des maquettes de villes utopiques de Bodys Isek Kingelez, qui sont d'ailleurs réinterprétées par des artistes plus jeunes exposés dans *Kinshasa Chroniques*, comme Sinzo Aanza. D'autres artistes, ou plutôt performeurs, comme Eddy Ekete et ses « hommes canettes » se sont déjà produits à Paris devant le musée du quai Branly, accréditant ainsi, une nouvelle fois, l'idée de l'art contemporain africain comme récupérateur de nos déchets.

Si le caractère délabré de Kinshasa est bien représenté dans cette exposition, non pas bien entendu sous l'aspect misérabiliste qui est à l'opposé de la perspective de ses commissaires, son aspect constructif et prophétique y figure plus fortement avec, en particulier, la tour utopique d'une dizaine d'étages réalisée par un médecin kinois. On y trouve l'ensemble des activités d'une communauté humaine future dans un ensemble inachevé où, de surcroît, l'eau et l'électricité font défaut.

Kinshasa est donc présentée dans cette exposition comme une ville dont les habitants connaissent, comme ceux de beaucoup d'autres villes africaines, des conditions de vie très difficiles parce qu'y manquent les emplois, l'argent, l'eau et l'électricité, mais également comme l'espace d'une richesse sociale et culturelle considérable. L'exposition présente un grand nombre d'œuvres d'artistes congolais sous la forme de statues-sculptures, de photographies, de bandes dessinées et de vidéos dont certaines sont véritablement étonnantes, comme celle de ce personnage transgenre évoluant dans la fange avec son tutu et ses stilettos. D'autres sont d'une inspiration plus primitiviste, à l'instar de cet homme porteur d'un masque de crocodile qui déambule au milieu d'une foule d'enfants ravis. Car le primitivisme, cette image d'une Afrique « traditionnelle » des sociétés secrètes et toujours présente en milieu urbain, se conjugue avec celle de l'afro-futurisme symbolisée par la vidéo des Kongo Astronauts circulant à travers la jungle.

Dareck Tubazaya. « Kin sport ». 2017. (© Dareck Tubazaya)

L'Afrique représentée dans *Kinshasa Chroniques* est donc orientée vers un prophétisme qui entend enjamber le présent pour accéder à un avenir prometteur. En cela, elle reprend le thème de la tentative du maréchal Mobutu, dans les années 1970, de faire décoller des fusées à partir du territoire congolais. Elle trouve également un écho dans l'annonce de la fabrication de satellites par le Burkina Faso ou dans la ville futuriste que le rappeur états-unien Akon projette de faire construire au Sénégal. Comme si toutes ces tentatives avaient pour but d'occulter les préjugés que l'Occident projette sur l'Afrique et qui visent à cantonner ce continent dans un retard irrattrapable. C'est bien l'image d'un tigre ou de tigres africains que veulent donner toutes ces entreprises artistiques ou urbanistiques.

Mais c'est aussi une leçon d'humanisme qu'elles veulent délivrer. Les villes africaines comme Kinshasa sont d'une certaine façon en retard sur la modernité et le développement mais c'est précisément cette sorte de retard qui en fait une ressource pour l'ensemble de la planète, en particulier pour ces mégalopoles d'Occident qui sont en quelque sorte en train de s'africaniser en raison d'un poids croissant qu'y jouent le secteur informel et les nouvelles formes d'art urbain. Il n'y a plus de Tiers-Monde ou de Sud puisque le Tiers-Monde ou le Sud sont au cœur des villes du Nord et que Paris, New York ou Tokyo, au cours du 21e siècle, seront obligées de calquer leur développement sur celui de villes comme Kinshasa.

VILLE ARTISTE

Kinshasa Chroniques est centrée sur l'exposition d'œuvres d'artistes de la ville, d'artistes dans la ville et de la ville comme œuvre d'art, de sorte que l'on ne sait plus très bien dans quel espace on évolue. Kinshasa fait donc, pour les commissaires, de l'art, comme autrefois, pour Jacques Bergier et Louis Pauwels, auteurs du *Matin des magiciens* (1960), la nature en faisait. Et d'une certaine façon, Kinshasa fait, dans une perspective afrocentriste, non seulement de l'art pour nous en général, mais de l'art pour l'art, de l'art urbanistique et de l'art de vivre. Cette exposition souligne en définitive que l'Occident s'est trompé de chemin et que, en particulier, l'itinéraire urbanistique conduisant vers un progrès ininterrompu se soldant par davantage de gratte-ciel, d'autoroutes ou de centres commerciaux est illusoire et qu'il conduit vers un cul-de-sac. Heureusement, semble-t-elle nous dire, l'Afrique symbolisée par Kinshasa, qui est d'une certaine façon le dépotoir du monde, a repris le flambeau et a indigénisé le schéma urbain occidental en lui redonnant de la vigueur, en le régénérant. En se réappropriant le modèle urbain colonial de Léopoldville (l'ancien nom de Kinshasa), en le tordant, en le submergeant

Kongo Astronauts. « Sans titre », série/*series* « After Schengen ». 2019. (© Kongo Astronauts ; Court. Axis Gallery, New York)

dans une population jeune qui a crû de façon exponentielle, elle lui a extorqué sa vérité et l'a brandie aux yeux du monde entier.
En ce sens, la proposition de *Kinshasa Chroniques* n'est pas entièrement originale même si elle est exemplaire. Des architectes comme le Néerlandais Rem Koolhaas ont déjà développé par le passé des analyses allant dans le même sens à propos d'autres villes africaines comme Lagos au Nigeria (2). Comme à propos de Kinshasa, nombre d'Occidentaux se sont inquiétés, en effet, de la misère, de l'insécurité, de l'insalubrité et des embouteillages urbains prévalant dans la mégalopole nigériane. Alors que, pour beaucoup, il était impossible d'y vivre, des « afroptimistes » comme le starchitecte Koolhaas y ont perçu, au contraire, une certaine forme de positivité urbaine symbolisée par ces fameux embouteillages où, en raison même de la quasi immobilité des voitures, un marché fructueux pouvait prospérer. Bref, la nécessaire « informalisation » du monde nous est enseignée par l'Afrique et à partir de l'Afrique elle-même. C'est l'Afrique qui devrait fournir les modèles alternatifs permettant à l'Occident de se rénover. Une sorte de « cargo cult » (3), de prophétisme par délégation est ainsi offerte à l'Occident dans une voie qu'ont empruntée les auteurs post- et décoloniaux. Loin que l'Europe ou l'Occident viennent au chevet de l'Afrique, c'est ce continent berceau de l'humanité qui, une nouvelle fois, volera au secours de l'espèce humaine. *Kinshasa Chroniques* ou la chronique d'un monde en décomposition, qui est en même temps un ferment de recomposition pour un monde à la dérive. « Le monde sera sauvé par les petits pays », disait André Gide. On pourrait ajouter : par les villes qui présentent le plus grand dénuement mais qui sont porteuses du plus grand espoir pour l'avenir. Allégorie des rapports entre l'Afrique et l'Occident, *Kinshasa Chroniques* symbolise d'une belle manière le basculement du monde en train de s'opérer. Il ne revient plus seulement à l'Europe de restituer les biens volés sous la colonisation, il convient également à l'Afrique de redonner de nouvelles couleurs à un Occident fatigué. ■

(1) Voir « L'entretien du jour » avec Dominique Malaquais, commissaire générale de l'exposition, sur Télésud, le 22 octobre 2020. J'ai visité l'exposition le jour du vernissage et, dans cet article, je m'inspire largement de cette interview. Voir également le catalogue publié sous la direction de D. Malaquais (Miam/Cité de l'architecture et du patrimoine/Éditions de l'Œil, 384 p., 30 euros). **(2)** Voir J.-L. Amselle, *l'Art de la friche. Essai sur l'art africain contemporain*, Flammarion, 2005. **(3)** L'expression « cargo cult » désigne le fait d'imiter des comportements en espérant obtenir les mêmes résultats, mais sans en comprendre le fonctionnement. Historiquement, le culte du cargo renvoie à des rites aborigènes apparus entre le 19e et le 20e siècles en réaction à la colonisation de la Mélanésie (Océanie). Ils prêtaient des propriétés divines aux technique et culture occidentales.

Jean-Loup Amselle est anthropologue et directeur d'études émérite à l'EHESS (Paris). Dernières publications : En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée décoloniale, *avec Souleymane Bachir Diagne, Albin Michel, 2018 ;* À chacun son Marx ou les mésaventures de la dialectique, *Kimé, 2019 ;* l'Universalité du racisme, *Lignes, 2020.*

Kinshasa Chronicles

Capital of the Democratic Republic of the Congo, Kinshasa is the third largest city in Africa. After the Musée international des arts modestes in Sète, it is the turn of the Cité de l'architecture et du patrimoine in Paris to present until July 5th, 2021 a broad panorama of the artists it inspires. Anthropologist Jean-Loup Amselle, a specialist on Africa, visited the museum. This article initiates a series of rendez-vous in our pages echoing the Africa 2020 season.

The exhibition *Kinshasa Chroniques* [Kinshasa Chronicles] is in itself a landmark event in the world of contemporary African art and, more broadly, of the image of Africa in the world. While the discussion is largely focused on the restitution of so-called "primary" works of art to Africa, this exhibition, which according to its creators will tour worldwide, even contrasts with other artistic events, particularly African biennials, because it wants above all to appear comprehensive (1).
Its offer is indeed very broad since it actually concerns, through the destiny of its megalopolises, the future of the entire planet. By means of a sort of urban and architectural decentering, the future of our civilisation would not be or no longer be delineated in "Western" metropolises such as Paris, New York or Tokyo, but in monstrously sprawling, densely populated cities such as Kinshasa, which will become even more so in the course of the 21st century.
This exhibition thus reflects a sort of shift in the world that echoes post-colonial and decolonising theories. It is no longer a question of thinking about the world from its "centre", but from its "peripheries" or, more precisely, from its peripheral epistemologies and ontologies, in this case those deployed in the heart of Central Africa. A source of rejuvenation would thus spring from "the heart of (African) darkness", to use the title of Joseph Conrad's world-famous work.

"TIN CAN MEN"

Kinshasa has for eons been the object of well-known fascination for expatriates, tourists and anthropologists. The "Kin la Belle" sung by the rapper Damso has long attracted lovers of bars, African women, beer and "sapeurs" (2), all of which find an echo in this exhibition. For several decades, especially under the rule of Marshal Mobutu, this city experienced a golden age. It was in fact a playground, an adventure playground that excited the imagination of Westerners far more than the Congolian rainforest, home to the Mbuti pygmies. Urban jungles have,

in fact, long since taken over the primitivism of the world's most isolated tribes, such as those of the Amazonia, New Guinea and Central Africa. The suburbs of Western countries, particularly the French suburbs, which live largely on the informal economy centred around drug trafficking and other unregistered activities, thus offer a palette of exotic elements to the privileged social classes by manifesting their singularity through certain artistic expressions, such as rap, hip-hop and break dancing.

The case of Kinshasa represents, of course, a considerable change of scale in terms of informal economy and the development of suburban artistic forms compared to Western suburbs. The economy of resourcefulness and recycling reaches its climax in cities like Kinshasa as elsewhere in Africa. In the artistic field, the capital of the Democratic Republic of Congo has always been the favoured place of expression for several artists who have acquired international fame, such as Bodys Isek Kingelez's models of utopian cities, which are, moreover, reinterpreted by younger artists exhibited in *Kinshasa Chroniques*, such as Sinzo Aanza. Other artists or rather performers like Eddy Ekete and his "Tin Can Men" have already performed in Paris in front of the Musée du quai Branly, thus giving credence, once again, to the idea of contemporary African art as recycler of our waste. Though the dilapidated character of Kinshasa is well represented in this exhibition, but not of course from the miserabilist angle that is the opposite of the perspective of its curators, its constructive and prophetic aspect is more strongly represented by, in particular, the utopian tower of about ten storeys built by a Kinshasa doctor. It contains all the activities of a future human community in an unfinished building that lacks water and electricity.

AFRO-FUTURISM

Kinshasa is therefore presented in this exhibition as a city of which the inhabitants, like those of many other African cities, endure very difficult living conditions because of a lack of jobs, money, water and electricity, but also as a place of considerable social and cultural wealth. A large number of works by Congolese artists in the form of statue-sculptures, photographs, comic strips and videos are on display, some of which are truly astonishing, such as that of the transgender figure in the mud with his tutu and stilettos. Others are of a more primitivist inspiration, such as a man wearing a crocodile mask wandering among a crowd of delighted children. For primitivism, the image of a "traditional" Africa of secret societies, always present in urban areas, is combined with that of Afro-futurism symbolised by the video of the Kongo Astronauts travelling through the jungle.

The Africa represented in *Kinshasa Chroniques* is therefore oriented towards a prophetism that intends to step over the present in order to reach a promising future. In this it takes up the theme of Marshal Mobutu's attempt in the 1970s to launch rockets from Congolese territory. It also finds an echo in the announcement of the manufacture of satellites by Burkina Faso and in the futuristic city that the American rapper Akon plans to build in Senegal. As if all these attempts were intended to conceal the prejudices that the West projects about Africa, which aim to confine the continent to an irretrievable lag. It is indeed the image of an African Tiger or Tigers that all these artistic and urban enterprises want to give.

But it is also a lesson in humanism that they want to deliver. African cities like Kinshasa in a way lag behind modernity and development, but it is precisely this kind of backwardness that makes them a resource for the whole planet, especially for those Western megacities that are in a way becoming Africanised due to the growing weight of the informal sector and the new forms of urban art. There is no longer a Third World or South, since the Third World and the South are at the heart of the cities of the North; and Paris, New York and Tokyo in the course of the 21st century will be obliged to model their development on that of cities like Kinshasa.

ARTISTIC CITY

Kinshasa Chroniques focuses on the exhibition of works by artists of the city, of artists in the city and of the city as a work of art, so that it is no longer clear in which space one

« Kinshasa Chroniques ». Vue d'exposition /*exhibition view*. (© Cité de l'architecture & du patrimoine ; Ph. Denys Vinson)

is moving. Kinshasa therefore makes art for its curators as nature once did for Jacques Bergier and Louis Pauwels, authors of *The Morning of the Magicians* (1960). And in a way, Kinshasa makes, from an Afrocentric perspective, not only art for us in general, but art for art's sake, urban art and the art of living. This exhibition underlines once and for all the fact that the West has taken the wrong path and that, in particular, the urbanist itinerary leading to uninterrupted progress resulting in more skyscrapers, motorways and shopping centres is illusory and leads to a dead end. Fortunately, it seems to be telling us, Africa, symbolised by Kinshasa, which is in a way the world's rubbish dump, has taken up the torch and has indigenised the western urban scheme by giving it new vigour, by regenerating it. By reappropriating the colonial urban model of Léopoldville (the former name of Kinshasa), twisting it, submerging it in a young population grown exponentially, it has extorted its truth from it and brandished it before the eyes of the world.

In this sense the proposition of *Kinshasa Chroniques* is not entirely original, even if it is exemplary. Architects such as the Dutch Rem Koolhaas have already developed similar analyses of other African cities, such as Lagos in Nigeria (4). As in the case of Kinshasa, many Westerners have been concerned by the poverty, insecurity, insalubrity and urban congestion prevailing in the Nigerian megalopolis. While for many it was impossible to live there, "Afroptimists" such as the starchitect Rem Koolhaas perceived a certain form of urban positivity symbolised by the famous traffic jams where, because of the near immobility of cars, a profitable market could flourish. In short, the necessary "informalisation" of the world is taught us by Africa, starting from Africa itself. It is Africa that should provide the alternative models for the West to renew itself. A kind of "cargo cult" (4), of prophetism by delegation is thus offered to the West in a path that postcolonial and decolonising authors have taken. Far from Europe or the West coming to the bedside of Africa, it is this continent, the cradle of humanity, that will once again fly to the rescue of the human species.

Kinshasa Chroniques or the chronicle of a decaying world, which is at the same time a ferment of recomposition for a world adrift. "The world will be saved by small countries", said André Gide. We could add: by the cities that are the most destitute, but which are the bearers of the greatest hope for the future. An allegory of the relationship between Africa and the West, *Kinshasa Chroniques* symbolises in a beautiful way the change that is taking place in the world. It is no longer just Europe's responsibility to return the goods stolen during colonisation, it is also Africa's duty to give new colours to a tired West. ■

Translation: Chloé Baker

« Kinshasa Chroniques ». Vue d'exposition/ *exhibition view*. (© Cité de l'architecture & du patrimoine ; Ph. Denys Vinson)

(1) See the interview with Dominique Malaquais, managing curator of the exhibition, on *Telesud*, October 22nd, 2020. I visited the exhibition on the day of the opening and, in this article, I have been largely inspired by this interview. See also the catalogue published under the direction of D. Malaquais, MIAM/Cité de l'architecture et du patrimoine/Éditions de l'Œil, 384 p., 30 euros. **(2)** Dandies, members of subculture La Sape (Société des Ambianceurs et des Gens Élégantes [Society of Ambiance-Makers and Elegant People]) and referring to the French slang words "sape" [clothes] or "sapé", [dressed up]. [TN] **(3)** See Jean-Loup Amselle, *l'Art de la friche. Essai sur l'art africain contemporain*, Paris, Flammarion, 2005. **(4)** The expression "cargo cult" refers to the act of imitating behaviour in the hope of obtaining the same results, but without understanding how it works. Historically, the cargo cult refers to aboriginal rites that appeared between the 19th and 20th centuries in reaction to the colonisation of Melanesia (Oceania). They lent divine properties to Western technique and culture.

Jean-Loup Amselle is an anthropologist and emeritus director of studies at the EHESS (Paris). Latest publications: En quête d'Afrique(s). Universalisme et pensée décoloniale *(with Souleymane Bachir Diagne), Paris, Albin Michel, 2018;* À chacun son Marx ou les mésaventures de la dialectique*, Paris, Kimé, 2019;* l'Universalité du racisme*, Paris, Lignes, 2020.*